
RIVAGES/NOIR
HERVÉ
LE CORRE
TRAVERSER
LA NUIT

Louise élève seule son fils Sam, son « petit magicien », seul capable d'enchanter un peu une vie qu'elle a reconstruite à grand-peine après un deuil terrible et des années de dérive. Harcelée et brutalisée par son ancien compagnon, elle va croiser la route du commandant Jourdan. Cet homme tour à tour sombre, révolté et désemparé, enquête avec son groupe sur des meurtres de femmes : un tueur sévit dans les rues de Bordeaux, d'apparence si banale, et pourtant terrifiant.

Trois trajectoires irrémédiablement liées. Ainsi chacun traverse sa nuit…

Hervé Le Corre est l'une des grandes voix du roman noir français contemporain. Il a remporté la plupart des prix de littérature policière. Ses romans *Après la guerre*, *Prendre les loups pour des chiens* et *Dans l'ombre du brasier* ont connu un large succès public et critique. Ils ont été traduits en plusieurs langues.

« Le mot juste, la phrase bouleversante de simplicité, lourde d'émotions, qui rappelle un de ses meilleurs romans, *Les Cœurs déchiquetés*. » Michel Abescat, *Télérama*

Du même auteur
chez le même éditeur

L'Homme aux lèvres de saphir
Derniers retranchements
Les Cœurs déchiquetés
Après la guerre
Du sable dans la bouche
Prendre les loups pour des chiens
Dans l'ombre du brasier

HERVÉ LE CORRE

TRAVERSER LA NUIT

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Couverture : © Plainpicture/The Glint.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7436-5175-6

1

Immobiles et sombres sous l'éclairage bleuté que la pluie pulvérise sur eux, soufflant de petits nuages de condensation vite dispersés par le vent traînard qui rôde le long des voies du tramway, ils attendent là, une dizaine, transis, emmitouflés, et se tiennent à l'écart de l'homme inanimé gisant sous un banc. Ils affectent de regarder ailleurs, loin, pour apercevoir l'approche d'une rame, ou bien scrutent l'écran de leur téléphone qui leur fait un visage blafard et creux. On est au mois de mars et depuis des jours le crachin fait tout reluire d'éclats malsains, de lueurs embourbées.

À 6 h 22 une femme a appelé le 17 pour signaler qu'un type était allongé par terre sous un banc d'une station de tramway près de la cité des Aubiers, et qu'il était en tee-shirt malgré le froid, et que son tee-shirt était couvert de sang, enfin, elle pensait que c'était du sang, et que l'homme ne bougeait pas, peut-être était-il mort, raison pour laquelle, a-t-elle ajouté, elle préférait prévenir la police.

Bientôt, les yeux se tournent vers les gyrophares de la voiture de police et les silhouettes des trois flics qui en descendent, se découpant et dansant contre ces durs éclats désynchronisés. On les observe qui s'approchent de l'homme décidément inerte, tournant le dos à tout le reste, la tête posée sur son bras replié comme un qui fait une sieste sous un arbre, l'été, fatigué par la chaleur. À la femme qui se trouve le plus près, un policier demande si c'est elle qui a appelé et elle

répond d'un air craintif que non en tirant plus bas sur son front le foulard mauve qui lui enserre la tête puis elle se détourne de la scène pour guetter si le tram pointe là-bas son phare blanc.

Un des flics pousse l'homme du bout du pied, se penche vers lui.

– Bon, il respire.

Un de ses collègues reste en retrait, une main posée sur son arme dans l'étui. Le troisième est plus loin. Il regarde autour de lui, curieux peut-être, comme s'il découvrait le quartier, son béton dressé dans la nuit, ses angles droits, son peuple de travailleurs transis sous la bruine.

– Oh ! C'est la police. On se bouge ! Tu peux pas rester là.

Le sang sur le tee-shirt a caillé. Taches brunes, traînées merdeuses.

Le flic braque sa lampe sur la tête du dormeur. Il tire une oreille et fait se tourner vers lui un visage glabre, rond, une bouche boudeuse de bébé endormi. Il lui dit à nouveau de se bouger, de se réveiller. Police, il répète.

L'homme finit par déplier ses jambes et le policier se redresse vivement et recule d'un pas pendant que son collègue s'approche.

– Bon. On va pas y passer des heures.

Sa radio grésille. Il rend compte de la situation.

– Encore un poivrot, il dit. On le ramène.

La radio crachote ce qui peut être un ricanement.

L'homme se retourne lentement sur le dos. Il frotte ses yeux du revers de ses mains comme un gamin mal réveillé. Il se déplie peu à peu. Il semble grandir à chaque mouvement qu'il fait.

– On est tombés sur un basketteur. Il doit bien faire ses deux mètres.

Le flic qui tient la lampe torche soupire. Il éclaire la figure du type. Éclat terne entre les paupières mi-closes.

– Allez, lève-toi. Tu viens avec nous.

Le type se tortille pour s'extirper de sous le banc, il se cogne la tête et porte la main à son front puis regarde ses doigts.

– Fais gaffe. Après, on va dire que c'est nous.

Ils l'aident à s'asseoir. Le tram arrive en grondant. Derrière les vitres, des regards curieux s'écarquillent. Le type est adossé à la paroi de verre de l'abri, les mains posées sur les cuisses, et il regarde autour de lui d'un air hébété, ou indifférent. Il pue l'alcool, la pisse, aussi. Son jean est mouillé jusqu'aux genoux.

Le rond lumineux de la lampe continue de parcourir son visage rond, joufflu, gras. Plutôt jeune. Sous le tee-shirt souillé, un ventre relâché. Sur le bras gauche un tatouage grossier. Du genre de ce qui se fait en taule ou par défi un soir d'alcool. Peut-être une tête de chien. Aucune trace de coups, pas de plaie apparente.

– Comment vous vous appelez ?

L'homme lève les yeux vers celui qui demande ça. Il semble n'avoir pas compris.

– Your name, reprend le flic.

Des larmes coulent sur les joues rebondies. Il détourne le regard puis s'essuie la figure.

– Voilà qu'y chiale.

– Il doit avoir le vin triste.

– Vous le ramenez dare-dare, dit la radio. C'est pour la PJ.

Ils le font se lever. Il tient bien sur ses jambes, pas chancelant du tout comme souvent ces ivrognes qu'ils ramassent toutes les nuits. Debout, il est plus grand qu'eux. Les épaules tombantes, un peu voûté. Ils se demandent s'il faut lui passer les menottes. Oui, évidemment, on sait jamais. Il se laisse mettre les bracelets dans le dos sans résister, il s'assied à l'arrière de la voiture, lent et lourd, le regard vide.

Pendant le trajet, la cadence criarde du deux-tons, le roulement du véhicule semblent le bercer parce qu'il ferme les yeux, et sa tête se met à ballotter, menton sur la poitrine.

Dans l'ascenseur qui monte vers les bureaux de la PJ, il s'appuie à la cloison de fer, grand, large, épais, et il regarde d'en haut les trois policiers entre ses paupières mi-closes, battant lourdement par moments. Ils respirent par la bouche parce que le type sent vraiment mauvais, pas seulement l'urine et l'alcool, saturant la cabine d'une puanteur épaisse, celle de certains clochards qu'ils arrêtent parfois en train de beugler dans la rue à la lune ou après la pluie qui leur tombe dessus, se battant ou brisant des rétroviseurs, fous de misère, encroûtés de crasse, drapés dans une odeur de presque morts, leurs corps déjà bouffés dans leurs replis par la vermine.

Le chef de bord, un brigadier du nom de Roland, Jérôme Roland, lui demande à nouveau son nom, lui soulevant le menton de sa main gantée pour l'obliger à le regarder. L'homme le fixe d'abord, l'air étonné, puis ses yeux roulent dans toutes les directions, s'attardant au plafond, passant sur les autres flics comme s'ils n'existaient pas, des yeux exorbités, pleins de larmes.

On le fait entrer dans un bureau où un jeune OPJ boit du café devant un ordinateur, un lieutenant nommé Madec, qui lève les yeux vers la gueule ronde du suspect, joues rosies, nez cassé de boxeur, et dit ah bon d'accord et va ouvrir aussitôt la fenêtre, et dégage une chaise pour qu'on assoie le géant.

– Merde, en plus il est bourré, vous sentez pas ?

Roland a ôté sa casquette, il s'essuie le front du revers de la main.

– On sent ça depuis plus d'une heure, si tu veux savoir. On en a plein les naseaux. Ça et le reste. Il est pas là, Jourdan ? Et les autres ?

– Ils sont sortis sur une affaire. Je garde les meubles et le standard. C'est quoi tout ce sang sur lui ?

– Demande-lui. Il te le dira peut-être. Apparemment, c'est pas le sien. Je sais même pas s'il comprend ce qu'on lui dit. C'est peut-être un étranger ou un con génital.

Les deux autres flics ricanent. C'est toi qu'es génital, murmure l'un d'eux.

Le type regarde autour de lui, affaissé sur sa chaise. Il semble sortir du coaltar. Ses pieds bougent sans cesse, crissant sur le carrelage. Madec fait claquer ses doigts mais l'autre ne réagit pas. Il lorgne par la fenêtre ouverte le ciel gris, bouche entrouverte, et il a l'air d'un idiot profond.

– Oh ! Vous êtes avec nous ? Ça va mieux ?

L'autre perd son regard par la fenêtre. Les nuages, leur lent mouvement au-dessus de la ville.

Madec fait tourner entre ses doigts un stylo-bille bleu. Il s'adresse à Roland :

– Bon, alors ?

Roland raconte. Ce géant couché sous un banc, station Les Aubiers, du sang sur lui, mais ni traces de coups ni aucune plaie, nada. Rien dans les poches, pas de papiers, pas même un ticket de tram. Très probablement alcoolisé. Rien à en tirer. La brute épaisse, le tas de viande qu'il va falloir cuisiner.

Madec hoche la tête, imperceptiblement, dévisageant le géant replié sur la chaise. Ne comprenant visiblement rien, ne parvenant selon toute évidence à échafauder aucune hypothèse. Il frotte ses mains l'une contre l'autre, soupire.

– Comment vous vous appelez ?

L'homme se redresse, fixe le sol devant lui. Il secoue la tête, remue sur son siège au point que les pieds de métal raclent un peu par terre. Il marmonne quelque chose d'une voix éteinte, au timbre enfantin.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

Les quatre flics s'adressent des regards d'ignorance en haussant les épaules.

– Qu'est-ce que vous avez dit ?

– Fallait pas, dit le type.

– Fallait pas quoi ?

Il rentre la tête dans les épaules, sourcils froncés, bouche boudeuse.

Madec jette un coup d'œil à ses collègues qui attendent, les pouces accrochés à leurs gilets pare-balles. L'un d'eux tapote le cadran de sa montre puis gesticule son impatience. Autre chose à foutre. Madec se lève en soupirant, sans quitter des yeux le géant qui fixe ses pieds d'un air buté.

– En attendant que les autres reviennent, on va le mettre au frais. Enlevez-lui son tee-shirt, il faut en savoir plus sur ce sang. Ensuite, il ira cuver en cellule.

Ils lui ôtent les menottes et le font se lever. Une fois debout, sa tête émerge au-dessus des leurs et son regard, qui parcourt le bureau, semble découvrir un nouveau point de vue. Madec va récupérer dans une armoire un sac à scellés puis revient derrière son bureau. Un des policiers demande au type d'enlever son tee-shirt mais il ne bouge pas.

– Nous fais pas chier. Enlève ce truc. On va t'en donner un autre.

Le type ne bouge pas. Il a planté son regard fixe, inexpressif, toujours brillant de larmes, dans celui du policier. Alors le flic perd patience. Il soulève le tee-shirt, et faisant cela il est tout contre le géant et il se produit un remuement très rapide, comme si les deux hommes soudain s'enlaçaient ou s'empoignaient et le policier part en arrière en criant, valdinguant contre un fauteuil qui roule et se dérobe sous lui, le jetant au pied d'une armoire.

Le type tient le pistolet et le manipule en tous sens, ôtant la sécurité, faisant monter une cartouche dans la chambre, clic-clac. Il braque l'arme dans toutes les directions, le doigt posé

sur le pontet. Roland lui dit ce qu'on dit dans ces cas-là, pose ça, fais pas le con, tout en sortant lentement son arme à lui, actionnant la culasse d'un geste si fluide qu'on entend à peine le déclic mécanique. Il tient son pistolet bras ballant le long de sa jambe, le doigt sur la queue de détente, pose ça, je te dis, on est trois et tu es seul, sois raisonnable. Derrière lui son collègue demeure immobile, sidéré. Il est jeune, ce collègue, il s'appelle Martin, Tintin pour tout le monde. Un bon flic, dit-on, honnête et carré, et c'est la première fois qu'il se fait braquer alors il laisse peut-être faire son aîné, agir l'expérience, puis soudain, allez savoir pourquoi, il s'avance vers le type, mains tendues, en lui demandant d'un ton doux de lui donner son arme mais l'autre pointe le canon sur lui, à moins d'un mètre de son front, et le poing serré autour de la crosse tremble, alors le type appuie la bouche du pistolet sur sa propre tempe comme pour le caler, d'ailleurs il respire à fond sans doute pour retrouver la maîtrise de lui-même ou se donner du courage, on ne peut savoir, et le jeune Martin, Tintin pour les collègues, les amis, désarmé, crie non, fais pas ça, sois raisonnable, alors le type, l'air surpris, tourne l'arme vers Martin et tire par-dessus son épaule dans le placard derrière lui puis bondit vers la fenêtre et le crachin qui brouille tout et il bascule dans le vide au moment où la balle qu'a tirée le brigadier Roland lui déchire la nuque.

Madec se précipite et le voit pratiquement s'écraser au sol et bouger vaguement ses bras et ses jambes dans une flaque d'eau et de sang, nageur déjà noyé, puis se retourne en gémissant. Le brigadier Roland regarde ses hommes autour de lui, ça va ? Ils hochent la tête en clignant des yeux, encore assourdis par les détonations. Le troisième flic, Hamache, est adossé contre une armoire, une main posée sur l'étui vide de son arme, le tee-shirt sanglant dans l'autre.

– Du bon travail d'Arabe, lui dit Roland en tapant sans bruit dans ses mains.

Sourds, encore hébétés, aucun d'entre eux n'entend les cinq ou six collègues entrer dans une confusion de cris, d'appels, de meubles bousculés, troupeau gueulard hérissé d'armes stoppé net par un mur de silence et par l'odeur de poudre. Un commissaire arrive, en bras de chemise, cravate dénouée. On s'écarte sur son passage. Il est très pâle, essoufflé.

– Putain, qu'est-ce qui se passe ici ?

Madec raconte. Il bégaie, bafouille, rectifie, et les trois autres autour de lui acquiescent, confirment, précisent. Le commissaire se penche par la fenêtre, dit « Bon il tombera pas plus bas ce con », puis, se retournant, « tout le monde sort d'ici, on fige la scène, bordel, je veux plus voir personne dans ce burlingue », ajoute-t-il en évitant d'un pas de côté une douille tombée là.

Et dehors, pendant que le troupeau de flics sort de la pièce, lent, marmonnant, le vent hulule et gifle les vitres de ses grandes mains mouillées.

2

Elle était assise par terre et ce chien avait foncé sur elle en grondant. Un chien énorme aux yeux jaunes, au mufle massif, écrasé, dont il était venu presser contre sa figure la masse molle et tiède, mouillant sa bouche et ses yeux de bave à grands coups de langue. Elle sentait par moments le contact de ses dents qui semblaient vouloir la mordiller mais elle avait peur à chaque instant que sa gueule s'ouvre et lui arrache le visage car elle entendait au fond de la gorge du molosse un grondement sourd, profond, qui faisait vibrer l'animal tout entier. Une petite femme brune, un peu plus loin, appelait le chien sans aucune autorité, l'air inquiet, tout en la rassurant. N'ayez pas peur il n'est pas méchant. Mais sa voix s'étranglait à force d'appeler l'animal.

Il y avait aussi ces deux autres chiens. Petits et laids. Ils jappaient, serrés l'un contre l'autre, confondus presque, et l'on aurait pu croire qu'il s'agissait des deux têtes petites, pointues, hérissées d'oreilles roses, d'une seule créature. Leurs gros yeux ronds, saillants, sur le point de jaillir de leurs orbites, près d'éclater sous l'effet de la peur. Malgré sa terreur, Louise ne pouvait s'empêcher de redouter que le monstre se jette sur eux et les déchiquette, et se demandait pourquoi il n'en faisait rien et continuait de lui sucer le visage. Elle s'efforçait de repousser le poitrail puissant qui tremblait au-dessus d'elle mais elle était sans force et avait fini par pousser un cri.

Elle s'est réveillée et a essuyé aussitôt, écœurée, sa joue sèche avec le drap. Elle est restée un moment sur le dos, les yeux au plafond dont elle distinguait le rectangle flou à la lueur verte du radio-réveil, laissant se dissiper l'angoisse du rêve et s'apaiser son cœur. Elle a regardé l'heure – 5 h 52 – et a su qu'elle ne se rendormirait pas. Elle a repoussé drap et couverture puis s'est assise au bord du lit, frissonnant dans un de ces vieux tee-shirts qu'elle finissait d'user comme chemise de nuit, fatiguée déjà en dépit des sept heures de sommeil qu'elle venait d'aligner, fatiguée en repensant à la journée de la veille et en songeant à celle qui venait. Elle s'est levée avec peine, la tête lui tournant un peu, et a renoncé à allumer la lampe de chevet parce qu'il lui semblait que l'obscurité la berçait encore un peu, que la nuit la retenait dans ses bras en lui murmurant d'impossibles promesses de repos. Elle a trouvé à tâtons sur la chaise un pantalon de jogging qu'elle a passé appuyée à la commode puis a enfilé son vieux pull trop grand qui est tombé, lourd et doux, sur ses épaules. Elle a glissé ses pieds dans les espadrilles qui lui servaient de pantoufles et a marché jusque dans le couloir. L'odeur du lit défait, du sommeil, la suivait dans le noir. Elle a passé la tête par la porte entrouverte de la chambre de Sam puis a écouté sa respiration tranquille et a souri en apercevant ses cheveux noirs s'ébouriffer à la lisière du drap, bleuis par la lueur de la veilleuse.

Elle s'est assise sur la cuvette froide sans allumer. La fatigue en a profité pour monter sur ses épaules et lui faire courber l'échine, et elle a su que si elle restait encore trente secondes elle pourrait se rendormir ici, le cul nu, dans le noir, les avant-bras posés sur les cuisses, dans les relents de son corps en train de se ranimer.

Elle se remet debout brusquement puis sort accompagnée par le fracas de la chasse d'eau en redoutant que ce vacarme ne réveille le petit. Elle va vérifier que la porte d'entrée est

bien verrouillée avant de jeter un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Elle ne voit rien sous la clarté sale des lampadaires que les voitures bien rangées sur le parking, rien qui puisse l'inquiéter. Il a plu, et tout luit d'éclats sales et de reflets troubles. Le ciel peine à s'éclaircir, bleuâtre et gris comme une plaque d'acier.

Dans la salle de bains, la lumière lui écrase les yeux et elle baisse la tête et fixe le fond du lavabo, ses cheveux tombés devant son visage comme une voilette. Quand elle se redresse, elle ne peut éviter de se voir boursouflée par la nuit, un pli de la taie d'oreiller gravé au travers de sa joue. Elle s'asperge d'eau froide, rafraîchit sa nuque tendue comme si elle avait résisté des heures à une main qui aurait voulu la faire plier.

Elle attend debout dans la baignoire que l'eau chaude arrive jusqu'au pommeau de la douche. Elle frissonne en dansotant sur la pointe des pieds pour éviter les giclures glacées qui lui mouillent les chevilles. Sur sa cuisse droite l'hématome se résorbe peu à peu en prenant une teinte verdâtre et elle ne peut s'empêcher de repenser au père Lacombe qu'elle a trouvé un lundi matin, tombé au pied de son lit, dont la peau avait pris par places déjà cette coloration glauque, depuis trois ou quatre jours qu'il était mort seul chez lui.

Alors elle frictionne sa cuisse pour tâcher d'y faire circuler le sang, d'en faire disparaître cette empreinte morbide, mais elle ne parvient qu'à réveiller la douleur du muscle mâché, les larmes aux yeux de rage et d'impuissance. D'autres parties de son corps lui font encore mal, dans le dos, sur les côtes, et elle les savonne doucement, avec précaution, et elle fait couler dessus de l'eau très chaude comme si elle pouvait anesthésier sa chair, effacer les ecchymoses qui la marquent encore.

Elle se rappelle qu'à un moment elle s'est laissée tomber sur le canapé pour se recroqueviller en boule, se protégeant le visage et les seins, encaissant les coups de pied affaiblis par le manque d'élan, le martèlement des poings contre ses bras,

dans ses côtes. Je vais te défoncer, il gueulait, et elle avait bien cru qu'il finirait par fracasser sa cage thoracique et fouiller dans son corps pour lui arracher le cœur. Lui sont venues des images de films où des brutes éclatent à coups de poing des cloisons ou des portes et elle s'était vue explosée, lui plongé en elle jusqu'au poignet pour achever le massacre.

À la pensée du gosse, enfermé dans sa chambre, terrorisé, pleurant en silence contre la porte comme à chaque fois, elle a trouvé assez de force et de souffle pour pousser un hurlement d'animal, rauque et déchirant. Elle a dit son prénom dans un souffle, Lucas, et il a reculé jusqu'à un fauteuil qu'il n'avait pas vu derrière lui et a failli y tomber assis. Il s'est rattrapé de justesse et elle l'a aperçu immobile, haletant, stupéfait sans doute, et ses grosses mains tremblaient au bout de ses bras ballants. Il a regardé autour de lui, cherchant peut-être quelque chose à casser ou à jeter sur elle, puis a secoué la tête avant de sortir de la pièce en l'injuriant.

Il a refermé la porte d'entrée sans bruit, sans la claquer contrairement à son habitude, si bien que le croyant encore à l'affût dans le couloir, prêt à fondre à nouveau sur elle, elle n'a pas osé se lever tout de suite ni même quitter sa position de défense, en chien de fusil.

Toujours debout dans la baignoire, elle s'aperçoit qu'elle essuie machinalement son corps déjà séché et elle doit faire un effort de volonté pour sortir de l'engourdissement qui l'a prise et enjamber le rebord de la baignoire et se retrouver face à son reflet dans le miroir, nue, fragile, seule, un pli amer à la bouche, sous cette lumière qui fait saillir ses os et creuse sa peau blême et lui rend son corps incertain, sur le point peut-être de s'effondrer, de se dégonfler comme celui d'une grande poupée.

Elle s'empresse de s'habiller et finit de se préparer en nettoyant son visage avec une lotion dont la fraîcheur, le parfum léger lui font du bien, frottant sous ses yeux sa peau jusqu'à la

faire rougir comme si elle pouvait gommer les fines rides qui profitent de la nuit pour y marquer plus fort chaque éraflure que la journée a laissée. La crème de jour a rendu sous ses doigts sa peau plus douce, plus jeune, l'espace d'un instant, et elle cherche dans le miroir son visage de jeune fille.

Dans la cuisine, elle mange un bout de pain couvert de confiture qu'elle noie dans un bol de café noir. La chaleur au fond de sa gorge, dans son œsophage, la réveille tout à fait et elle roule une cigarette qu'elle fume sur le balcon, étonnée par la douceur de l'air. Le ciel commence à pâlir. Entre les nuages quelques étoiles frémissent encore. Elle sursaute au claquement d'une portière de voiture plus loin sur le parking puis elle voit s'allumer les phares et manœuvrer le véhicule qui s'éloigne lentement. Elle le suit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse entre deux bâtiments puis soupire en rejetant la fumée de sa cigarette comme si s'annulait une menace diffuse. Elle écrase son mégot au fond d'un pot de résine qui lui sert de cendrier et elle s'accoude au balcon, laissant venir à elle des pensées confuses. Partir d'ici avec Sam, refaire ailleurs une vie tranquille, à l'abri. Reprendre des études. Devenir institutrice. Mais il y a ses morts. Elle serait loin d'eux. Est-ce qu'ils l'entendraient quand elle leur parle ? Ma pauvre fille. Les morts n'entendent rien. La preuve : ils ne répondent jamais. Tu ne parles jamais qu'à toi-même quand tu les invoques. Tu crois te consoler.

Pourquoi vous n'êtes pas là ?

Elle s'arrache à sa contemplation en se demandant quelle heure il peut bien être et rentre à l'intérieur et lève les yeux vers la pendule accrochée au-dessus du frigo. Elle soupire de dépit en voyant les aiguilles arrêtées sur 3 h 17 comme la veille, comme la semaine dernière et la semaine précédente, pense à acheter des piles, connasse, alors l'envie de marquer ça sur son poignet lui vient et elle trouve un stylo sur le plan de travail près d'une liasse de post-it et comme il ne marche

pas bien, ne laissant sur sa peau que des traces d'encre sèche, elle insiste, inscrivant des traînées rouges au tendre de son avant-bras et l'idée de s'écorcher, de faire venir le sang, la saisit durant quelques secondes et c'est en suffoquant d'effroi qu'elle jette au loin le stylo comme un objet maléfique doté d'une volonté hostile.

Quand elle le prend pour y voir l'heure, son téléphone vibre. Trois messages.

Je t'aime comme un fou.
Je pense à toi tout le temps.
Il faut qu'on parle.

L'écran affiche 6 h 30 et elle sent ses jambes se dérober sous elle. Elle se laisse choir sur la chaise la plus proche et dans sa gorge une boule amère vient se loger, que deux sanglots ne parviennent pas à expulser, puis elle se met à pleurer en silence, la tête sur ses bras croisés, et son corps lui semble se défaire, se dissoudre en lui-même au point que d'elle ne subsistera peut-être sur l'assise de la chaise qu'un tas de peau chiffonnée abandonné là comme une combinaison inutile. Elle a peur de disparaître et pourtant ne désire rien d'autre à ce moment, épiant avec une curiosité presque impatiente le mécanisme qu'elle croit enclenché en elle, cette absorption de sa chair, de tout son être dans une brèche ouverte sur le vide par où elle serait aspirée.

Elle se redresse, les épaules toujours secouées par les spasmes, essuyant avec sa serviette de table ce qui coule de son nez sur sa bouche et son menton puis elle se lève pour aller prendre une feuille d'essuie-tout et s'y moucher. Elle ouvre le robinet de l'évier et passe son visage sous l'eau froide et en boit deux gorgées puis passe sa main mouillée dans sa nuque. Un grand frisson court dans son dos, jusqu'en bas des reins, et elle se frappe les joues du plat des mains, se

donnant de grandes claques sonores, mâchoires serrées pour en supporter la douleur.

Une porte grince doucement. Elle respire moins fort et tend l'oreille. Elle est capable d'entendre ses pieds nus marcher sur la moquette. Sam est tout le temps pieds nus. Elle a peur qu'il prenne froid et quand elle le lui dit, il hausse les épaules avec un demi-sourire et un battement de paupières. Il fait souvent ça. Ces os qui pointent sous le tee-shirt comme des ailes qui auraient poussé. Mon ange brun aux yeux si doux. Ces longs cils noirs et leur douceur de papillons. C'est pas grave, il dit parfois de sa voix un peu éraillée. Alors elle est d'accord avec lui. Elle se sent soulevée, légère soudain, par cette formule de petit magicien. C'est pas grave.

Il entre dans la cuisine clignant des yeux, les frottant du revers de la main. Il se gratte le bas du dos à travers son haut de pyjama Superman. Elle ouvre ses bras, ses jambes, et il vient les yeux baissés se blottir au milieu d'elle. Il presse sa tête contre sa poitrine. Elle embrasse ses cheveux. Elle sent la chaleur de son corps léger se répandre sur elle et il lui semble voler un morceau d'éternité, quelque chose d'absolu qu'elle ne sait nommer. Peut-être une parenthèse hors du temps.

Il dévore ses céréales en faisant du bruit avec sa bouche, coulant vers elle des regards obliques parce qu'il sait qu'elle n'aime pas ça. Elle lui fait les gros yeux et il pouffe en silence, le nez dans son bol.

Il traînasse devant son chocolat parce que c'est trop chaud. Il ne dit pas grand-chose. Il bâille, perd un chausson, se contorsionne pour le récupérer sans avoir à se lever. C'est quand les vacances ? Louise ne sait pas bien. Le mois prochain, je crois. Dépêche-toi, on va être en retard. Alors il souffle plusieurs fois sur son bol, les joues gonflées, feignant soudain la précipitation puis il boit à longues gorgées, finissant par un gros soupir, essuyant du dos de la main ses lèvres barbouillées.

Devant l'école, règne l'agitation coutumière des parents bavardant entre eux pendant que les gosses s'engouffrent dans le hall d'entrée en piaillant. Louise salue deux ou trois femmes et elles échangent les rituelles formules de politesse, ça va et vous, faut que j'y aille moi je vais être en retard, ils ont dit qu'il allait pleuvoir, y en a marre de ce temps. Comme chaque matin, Sam serre sa mère contre lui en chuchotant à son oreille quelque chose qu'elle n'a jamais pu comprendre et qu'il refuse toujours de lui expliquer. C'est secret, il dit toujours quand elle lui demande ce que ça signifie. Je te le dirai quand je serai grand. Elle lui prodigue les habituels conseils en embrassant ses cheveux puis le regarde rejoindre trois garçons qui semblaient l'attendre et l'accueillent avec des mines de conspirateurs puis l'entraînent avec eux, se tenant par les épaules, et lui montrent quelque chose sur quoi ils se penchent tous, progressant, courbés et solidaires, comme une mêlée de nains sans ballon.

Louise s'éloigne dans la rue avec à l'oreille le chuchotis de son fils, cet abracadabra inaudible qui lui fait songer, durant quelques secondes, que cet enfant est peut-être un enchanteur aux charmes encore balbutiants dont elle devrait préserver et approfondir le don.

Elle s'assied derrière le volant avec un soupir d'aise et s'adosse, les jambes étendues, les yeux fermés, dans la froidure humide que le chauffage n'a pas eu le temps de dissiper. Elle serre autour d'elle les pans de sa veste matelassée et se tient comme ça, blottie, s'enlaçant elle-même, et l'envie de s'endormir là, fût-ce dix minutes, la saisit avec tant de force, l'attirant dans le creux du sommeil comme dans une de ces pentes douces où, tout en marchant, se défait la fatigue, qu'elle doit s'arracher à sa propre étreinte avec un grognement d'effort pour se redresser sur le siège et faire démarrer la voiture. Un peu de crachin s'est mis à saupoudrer le pare-brise et il lui semble que les essuie-glaces, grinçant sur le

verre, estompent les couleurs à chaque battement comme si le ciel pulvérisait lentement dans les rues sa grisaille.

Elle surveille dans le rétroviseur une voiture bleu nuit qui la suit de trop près, dont elle ne peut distinguer ni la marque ni les traits de l'homme au volant parce que la lunette arrière est brouillée de pluie et que l'essuie-glace usé trace d'inutiles arcs de cercle sur le voile crasseux collé au verre. Lucas a dit à ce soir mais il est capable de surgir de nulle part à tout moment, l'implorant ou la menaçant selon les jours, ou l'heure, ou bien encore selon ce qu'il a pris ou bu avant de venir. Elle fouille dans son sac à main pour y chercher la bombe lacrymogène dont elle ne se sépare jamais et finit par la trouver coincée sous un petit foulard de soie qui appartenait à sa mère. Elle la pose sur le siège sans quitter des yeux la voiture. Soudain un jeune type à vélo, caparaçonné sous un poncho noir luisant de pluie, jaillit de l'arrière d'un fourgon garé en double file et elle doit faire un écart pour l'éviter. Elle injurie le type, elle cogne du poing sur le klaxon. Quand elle lève les yeux vers le rétroviseur, la voiture bleu nuit a disparu et deux courts sanglots la secouent en la soulageant de l'oppression qui écrasait sa poitrine.

Elle roule pendant près d'une demi-heure dans ce jour incertain luisant de flaques. Des perles molles courent sur les vitres de la voiture puis s'effondrent en jetant des éclats dérisoires. À un moment, lasse d'entendre le même bulletin d'informations rediffusé tous les quarts d'heure parmi un flot de commentaires et de chroniques, elle éteint le poste et le silence relatif bourdonnant à ses oreilles lui donne l'impression que le monde extérieur est en train de s'éloigner pour disparaître bientôt. Elle aimerait foncer sur cette rocade seule désormais, unique rescapée d'une catastrophe fulgurante, et pouvoir faire demi-tour dans l'instant pour aller chercher Sam qui aurait su se mettre à l'abri.

3

La porte de l'appartement n'était pas fermée à clé. Jourdan est entré le premier et s'est arrêté sur le seuil et a senti, mêlée à celle de la poudre, une odeur de café provenant de la cuisine, sur sa droite, dont il apercevait les placards suspendus au-dessus d'un plan de travail. Portes laquées rouges. Un paquet de pain de mie, une boîte de céréales pour gosses ornée du dessin d'un ourson à gros pif se léchant les babines. Derrière lui, la voisine de palier qui avait entendu les détonations, cinq ou six, et croisé le père meurtrier dans l'escalier un fusil à la main, pleurnichait en répétant c'est terrible, mon Dieu quelle horreur, cependant qu'Elissalde lui conseillait de s'asseoir, là sur les marches, je vous en prie, n'approchez pas, laissez-nous faire notre travail.

Jourdan reste peut-être trente secondes avant d'oser faire un pas dans le couloir au sol revêtu de lames en PVC imitant le bois, et il se surprend à en détailler les motifs trompeurs, se demandant quel effet cela ferait chez lui. Il lève les yeux vers la lumière jaunâtre que dispense une lampe pendue au plafond, surmontée d'un abat-jour bleu pâle.

Il regarde tout ça pour ne pas voir. Il entend dans son dos le souffle de Corine entrecoupé de déglutitions pénibles et s'aperçoit qu'elle a posé une main sur son épaule. Lieutenant Corine Berger, dite Coco. Cador en droit pénal et en procédure. Elle a déjà envoyé dans les cordes deux avocats poids lourds qui venaient sautiller sur le ring autour d'elle. Jourdan ne sait pas

bien ce qu'elle fait ici. Elle était dans le bureau quand l'appel leur est parvenu. Une radio annonce le fourgon de la scientifique dans dix minutes. Jourdan sort son téléphone et prend trois photos de la scène. Plus deux autres au flash. Ce que les éclairs blancs arrachent à la pénombre lui électrise le cœur.

Alors, il entre en enfilant ses gants. Reste avec elle, entend-il dire Elissalde à Corine. J'y vais. Il repousse la porte derrière lui.

Les corps des enfants étendus contre le mur mènent à la salle de bains, où la mère a été abattue sortant de la douche, sans doute parce qu'elle a entendu les détonations malgré le petit poste de radio posé sur un placard qui débite encore ses bavardages. Jourdan éteint la radio.

Trois enfants. Huit, cinq, trois ans, à peu près. Deux fillettes encore en pyjama. Des princesses de dessin animé imprimées dans le dos, éclaboussées de sang. Un garçon, l'aîné, vêtu d'un jean et d'un maillot du Barça. Jourdan se concentre là-dessus. Il murmure ses constatations à son téléphone. Ils sont à plat ventre, leurs visages tournés tous vers le mur. Le garçon a été touché deux fois. Dans le dos puis à la nuque. Du sang sur le sol à l'entrée de la salle de séjour, sur la table de la cuisine. Traînées sanglantes sur la porte de la salle de bains, sur le loquet. Le gamin a dû vouloir se réfugier auprès de sa mère après que ses deux petites sœurs ont été tuées. Jourdan s'efforce d'imaginer la scène. Le garçon se précipite en criant, peut-être, ou bien muet de terreur, pour retrouver sa mère. Comme il bouge, son père l'atteint dans le dos, il s'effondre contre la porte, puis le père l'achève pratiquement à bout touchant.

– Il les a bougés, dit Elissalde. Pour pas voir leurs visages. Putain, une balle dans la nuque. Tu le crois ça ?

– Je crois rien.

Jourdan a chaud aux mains, avec ces gants. Il lui semble que ses doigts gonflent comme s'ils cuisaient dans leur jus.

Il regarde les trois enfants. Le père les a disposés l'un derrière l'autre, les bras le long du corps.

Elissalde tousse. Souffle court. Il soupire. Putain, il dit encore à voix basse. Fumier de salaud. Il entre dans la salle de bains et se plante devant le lavabo.

– La mère, il l'a pas bougée.

La femme a reculé sous l'impact et s'est affalée contre un radiateur, comme vautrée, cou tordu, jambes écartées. La balle est entrée par l'œil gauche. Pas d'orifice de sortie.

Elissalde s'accroupit devant le cadavre.

– On dirait du .22.

– Bien vu.

– Il s'est barré avec l'arme. Il va se foutre en l'air quelque part.

– Espérons. À moins qu'il soit parti pour flinguer le reste de la famille.

Jourdan sort de la salle de bains. Il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil aux enfants morts, ne peut s'empêcher de songer à Barbara et il la revoit ce jour-là, il se rappelle ses pieds inertes sur le parquet, dépassant du lit défait devant la fenêtre ouverte de la chambre. C'était pour lui faire peur, et il avait eu peur, quelque chose s'était effondré dans son corps, il avait senti cela, comme ces pans de montagne qui se décrochent, la terreur comme un monstrueux séisme dévastant et remodelant les paysages.

Il l'avait relevée violemment, incapable de rien lui dire, et il l'aurait frappée si le souffle, soudain, ne lui avait pas manqué, l'obligeant à s'asseoir sur le lit avec elle pleurnichant contre lui à se faire pardonner en lui mouillant le cou de larmes et de baisers.

Il entre dans le salon, fait le tour des meubles, des bibelots, souvenirs d'Espagne, poupées flamencas dans une vitrine, assiettes dressées sur leur présentoir imprimées de scènes de tauromachie. Il s'arrête devant une série de cadres où sourient

des enfants, où éclate de rire, coiffée de chapeaux en papier, une famille heureuse. Puis le père et la mère, attablés devant un gâteau planté de bougies. Dix ans de mariage. Jourdan extirpe la photo de son cadre de bois et photographie l'homme puis transmet le cliché au service pour diffusion générale. Dans un tiroir, il trouve des cartes d'identité aux noms de Virginie Dedieu, de Chloé, Laura et Léo Caminade, du nom de leur père, Cédric, trente-cinq ans.

– C'est lui ?

Jourdan n'a pas entendu Elissalde s'approcher. Il sursaute presque quand sa voix résonne tout près de lui.

– Il a l'air gentil, comme gars. C'est ce que diront les voisins. Gentil, toujours à dire bonjour, à demander des nouvelles, prompt à rendre service. Le voisin idéal qui aide les vieilles à monter leurs courses. C'est comme les terros. Ils sont polis, ils sourient à la dame. Jamais on n'aurait cru qu'ils artilleraient au hasard sur un trottoir plein de monde.

– Ça va, dit Jourdan. Arrête un peu.

Il range les cartes d'identité de la mère et des enfants et garde celle du père, il remet la photo en place sur cette sorte d'autel abandonné désormais à la poussière puis il observe le visage de ceux qui allaient mourir et l'envie le prend de balayer toute cette bimbeloterie d'un revers de main pour fracasser les faux-semblants de ces cultes païens à la sainte famille. Il se retient au bord du buffet et se tourne vers Elissalde qui erre dans la pièce et s'arrête devant la baie vitrée donnant sur le balcon. Des plantes végètent dans des jardinières accrochées au garde-fou. Quelques feuilles tremblent au vent et à la pluie.

Du remue-ménage sur le palier les attire dans le couloir. Deux techniciennes de la scientifique sont devant la porte, revêtues de leurs combinaisons stériles, encombrées de leurs mallettes. La légiste finit de s'équiper, son visage rond déjà enserré dans sa capuche.

– Alors ?

Jourdan ouvre largement la porte. Les trois femmes marquent le pas avant de franchir le seuil. On pourrait croire qu'elles pénètrent dans quelque temple. L'une des techniciennes, Camille, se met à souffler fort par la bouche comme si elle entrait dans de l'eau glacée.

Jourdan se tourne vers Elissalde.

– Tu prends ?

Elissalde acquiesce. Il enfile des chaussons, il attrape un calepin dans une sacoche. Le reste du groupe arrive. Bernie, Greg, Clément. Bipés chez eux. Jourdan leur fait un topo. Leurs regards fixes, brillants, posés sur lui. Bernie a trois gosses dans ces âges-là. Pendant dix secondes, ils ne se disent rien. L'immeuble bruisse autour d'eux d'une rumeur étouffée. Les agents empêchent les curieux d'approcher. Ils doivent parfois élever la voix parce que quelques-uns demandent à parler aux *inspecteurs*.

Jourdan répartit les tâches. Fouille de l'appartement, voisinage, famille et proches. Il doit rentrer au service pour coordonner les recherches. Aucune envie d'attendre le substitut du proc. Il entraîne Corine avec lui dans l'escalier.

– On prend pas l'ascenseur ?

À l'étage au-dessous, il tombe sur un groupe de curieux qui bavardent dans un couloir, contenus par un flic. En apercevant son brassard, un type s'avance vers lui. Grand, large, tête rase. Vêtu d'un tee-shirt *Metallica* et d'un pantalon de jogging. Des tongs aux pieds.

– On peut savoir ce qui se passe ?

Jourdan fait un pas vers lui. Il attend que les talons de Corine aient fini de retentir sur les marches.

– Trois enfants morts, ainsi que leur mère. Ça vous va ? Ça devrait relancer les conversations, non ?

Jourdan tourne le dos à ces gens et reprend l'escalier.

L'homme maugrée. On est chez nous, merde, on pourrait être informés !

Jourdan s'arrête, se retourne, remonte trois marches et s'approche de lui au point de sentir sa mauvaise haleine. Tabac et chicots. L'homme recule d'un pas. Ses yeux rougis, larmoyants, aux paupières lourdes.

– Ça va libérer un appartement. Bientôt de nouveaux voisins. Ça c'est une info.

Il finit de descendre les jambes raides, tremblant de colère. Il ne trouve pas d'autre mot pour nommer ce qu'il ressent. Il est souvent dans cet état-là. Tremblant, le cœur fou. Pour un rien, parfois. Il ne sait plus réagir autrement. Chercher à comprendre. Réfléchir. Il a l'impression que quelque chose en lui s'est nécrosé au fil du temps puis s'est détaché pour ne lui laisser qu'un douloureux moignon émotionnel. À vif. Ça n'a rien à voir avec l'imbécile qui vient de l'alpaguer. Mais il y a ces trois enfants morts. Cette femme jetée sous une fenêtre, nue, affalée, une balle dans la tête. Son œil crevé, comme si son meurtrier avait voulu la rendre hideuse, telle qu'il la voyait peut-être. Ce type, ce père et mari en fuite qu'il va falloir aller chercher dans la tanière où il se sera réfugié, ou ramasser derrière son volant la tête éclatée par sa dernière balle, ou bien encore dans un trou d'eau où il sera tombé en arrière, renversé par l'impact, sans rien comprendre à ce qui l'a conduit jusqu'à cette extrémité de la passerelle effondrée qu'a été peut-être sa vie. Jourdan ne sait pas ce qui mène les hommes vers leur chute. Il ne veut plus savoir. Alors, la colère comme seule réponse aux questions impossibles. Comme ultime recours au fond de l'impasse.

La colère, parce qu'au moins on se sent vivre, parce que ça fait moins mal que la tristesse.

Il sort de l'immeuble sous la pluie, dans le vent, et il offre son visage au mauvais temps et il regarde le plafond gris qui lui crache à la gueule.

Corine vient se planter près de lui.

– Tu restes là ?

La capuche de sa parka lui mange la moitié de la figure. Elle le regarde par en dessous, de travers.

– Je peux conduire, si tu veux.

– Oui, c'est ça. Conduis.

Il lui tend la clé de la voiture et la suit, mince et légère, ondulant presque sous les coups de vent.